

ALLIANCE DES TROIS EMPIRES

La politique intérieure de l'Angleterre

L'OPPOSITION CONSERVATRICE

Alliance des trois Empires

Berlin, 16 octobre.

Tandis que les feuilles non seulement libérales, mais aussi conservatrices, désapprouvent catégoriquement les procédés du général Kaulbars en Bulgarie, et expriment l'espoir que le cabinet de Saint-Petersbourg va le rappeler, à défaut de quoi elles seraient obligées de considérer ce cabinet comme complice des agissements peu dignes de la propagande russe, l'organe du gouvernement allemand se contente de constater que les élections à la grande Sobranié paraissent être une victoire pour la régence. Il ajoute : « On se demande ce que la situation gagnera à ces élections, alors que les rapports entre la régence et les autorités russes, loin de s'améliorer, sont, au contraire, devenus plus mauvais. »

Ainsi, aux yeux de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, c'est dans les volontés du gouvernement russe qu'il faut chercher les éléments décisifs pour le sort de la Bulgarie; aucune importance déterminante n'est accordée à la volonté que le peuple bulgare vient d'exprimer avec un accord presque unanime.

Malgré l'attitude divergente de la presse officielle de Vienne sur ce point, il y a lieu de s'attendre à ce que la communauté de vues de l'Allemagne et de l'Autriche, en politique internationale, va encore s'affirmer d'une manière plus évidente dans la question bulgare, et que l'alliance des trois empires sortira fortifiée de cette épreuve.

La politique intérieure de l'Angleterre

Londres, 16 octobre.

Lord Salisbury, qui se trouvait, depuis quelque temps, dans sa propriété de Normandie, est retourné, aujourd'hui, à Londres.

Les ministres auront à s'occuper bientôt des projets qui devront être soumis au Parlement pendant la prochaine législature. Il est probable qu'au cours de ces réunions les membres du cabinet anglais s'occuperont de l'importante question des réformes qu'il y a lieu d'apporter dans la procédure de la Chambre des communes.

Depuis le rejet du bill de M. Gladstone, la situation a beaucoup empiré, malgré la politique ferme du gouvernement conservateur. Cela tient peut-être aux indispositions continuelles de lord Salisbury, qui a, à peu près, abandonné la direction de la politique générale à l'expérience de lord Iddesleigh et aux hardiesses de lord R. Churchill.

Ce dernier aura bientôt à compter avec M. Parnell.

L'opposition conservatrice

Madrid, 16 octobre.

On prête à M. Canovas del Castillo et aux principaux membres du parti conservateur le dessein d'entreprendre une énergique campagne d'opposition contre le cabinet actuel, et de blâmer ses récents actes politiques.

Tous les ministres qui sont les collaborateurs de M. Sagasta seront, dit-on, combattus à outrance par les conservateurs, à moins qu'ils ne prouvent par des actes, et non pas seulement par des paroles, qu'ils poursuivent une politique garantissant l'ordre et consolidant les institutions. Par contre, les conservateurs appuieront les anciens ministres qui condamneront la politique récemment suivie par M. Sagasta.

LE ROMAN

D'UN

MUSICIEN

Aujourd'hui même s'inaugure, en plein Paris, au milieu de la place Vintimille, le bronze d'Hector Berlioz. En ce coin de la grande ville, où il vieillit avant l'âge, à la fois célèbre et méconnu, épuisé du long mal des rêves, tout près de la maison où il rendit l'âme, la juste postérité lui érige un monument. Aux fiers accents de la *Symphonie funèbre et triomphale*, on arrachera le voile qui recouvre sa statue; il apparaîtra devant tous, debout dans sa gloire éclatante et mélancolique. Quelqu'un devra se lever alors pour raconter sa carrière, et ce sera M. Ernest Reyer, un artiste selon son cœur. Trop rarement l'on a la fortune d'entendre un véritable indépendant glorifier la pleine indépendance d'un maître qui a beaucoup souffert : nous aurons, cette fois, cette joie entière. Berlioz eut tous les défauts de son temps avec l'illumination des plus hautes qualités françaises. Ses contemporains ne comprirent en lui que leurs propres ridicules; nous sommes subjugués par la puissance de sa poésie, jaillie comme de nos désirs. Ce qu'il a senti, nous le sentons. Il a créé la musique de nos aspirations, de nos nerfs, de nos mœurs, de nos vers. Désormais, il faut dire de lui ce qu'on dit de Balzac et de Victor Hugo pour la littérature : tout compositeur lui doit quelque chose. Il n'est plus un isolé; il est un ancêtre.

Des ouvrages nombreux, des articles innombrables lui ont été consacrés. Les uns ont admiré, les autres ont discuté ses tendances. Prenons Berlioz comme il est : comme un génie romantique profondément troublé en son œuvre de création et, toutefois, créant dans la douleur. Un parti-pris constant le dominé; exprimer ce qu'il éprouve avec une intensité poignante — et il sent en poète lyrique, secoué à toute heure par l'émotion, pantelant de souffrance ou ivre de joie, inca-

pable, à un certain moment, d'aller jusqu'au bout de sa pensée. Ce ne sont point de simples lacunes qu'on remarque dans sa musique; ce sont des réticences; de ces réticences soudaines que la violence des impressions nous impose. Le cri s'arrête au fond de la gorge; la cervelle est comme paralysée. L'imagination a raison du corps; la sensation est trop aiguë pour les nerfs; l'être humain suffoque et se brise à l'égal d'une machine surchauffée qui éclate.

On sait ce qu'a été le milieu romantique. Berlioz, véhément, excessif, plein de contrastes, en subit toutes les influences très cruellement. De la réalité, il dégage des fantômes; il est obsédé de visions titaniques qu'il désespère de fixer, et il s'abîme en de noires tristesses. Ses inégalités étranges s'expliquent non seulement par l'état social, mais encore par ses origines. Elevé en pleine nature, en cet âpre et riant pays du Dauphiné bossué de vertes montagnes; initié par un vieil oncle, vétéran de la Grande Armée, à la légende des grandes guerres; nourri de la forte sève des auteurs classiques; puis jeté, tout jeune, dans un monde en ébullition, il se développe tout en appétit de grandeur. Ce qui le frappera dans les hommes, ce sera la force; dans les événements, ce sera l'impression grandiose; dans les choses, ce sera l'énormité. Et il arrivera ainsi, peu à peu, à la conception d'une vie fantastique, sous laquelle se cachent à demies délicates et puissantes intimités de la vie vraie.

Comme Shakespeare et comme Beethoven, mais avec moins de clairvoyance, il a l'intuition d'un monde disproportionné au nôtre dont il est citoyen. Il voudrait mettre l'héroïsme en musique, à l'usage d'on ne sait quels géants. Tandis qu'il travaille, ses visions se font plus démesurées, plus fourmillantes, et, replié sur lui-même, il ne peut les traduire. Alors tombent sur lui les accablants de Moore et les désespoirs de Byron. On le dit peu facile à vivre, mécontent et méchant. Sait-on que la réalité souille incessamment l'exorbitante splendeur de ses rêves? Sait-on qu'il a, dans le cœur, des colosses qu'il ne peut animer de son souffle? Mécontent, il l'est, certes, mais parce qu'il demande trop à son art. Difficile à vivre, il l'est aussi, mais parce qu'il souffre de son impuissance. Méchant, il ne l'est pas : il a seulement la sensibilité suraiguë des malades. Il sent, il souffre, il aime, en un mot, avec une fièvre qui est presque une folie.

D'une façon générale, on peut dire que sa musique est née des crises qu'il a traversées, et ce sont toujours des crises d'amour. La vie intime de Berlioz a été un long roman aux héroïnes changeantes. Chaque fille d'Eve qu'il a aimée a été pour lui une muse — et cette muse le lassait à son tour. Comme le Don Juan de Musset, il avait trop d'imagination dans son cœur, et, plus il cherchait la passion, plus il trouva le tumulte du jour et la lassitude du lendemain. Mais bah! que la terre soit douce aux malheureux qu'il aime. Ce fut l'art seul qu'il adora en elles.

La première femme que nous rencontrons dans son existence est une jeune fille de dix-huit ans, appelée Estelle. Il a douze ans; il vient de lire en cachette la pastorale de Florian : *Estelle et Némorin*, qui l'a transporté. Estelle lui apparaît comme Gretchen apparaît à Faust; seulement, cette Gretchen est une vive et piquante Française. Elle a « des yeux armés en guerre, bien que toujours souriants; une chevelure digne d'orner le casque d'Achille, des pieds de Parisienne et des brodequins roses. » Ces « brodequins roses » se mettent à trépigner sur le cœur du nouveau Faust. Estelle est une étoile qui pourra pâlir dans le ciel de Berlioz, mais qui n'en sera jamais exilée. Le premier opéra qu'il compose — et qu'il brûle à peine achevé — s'intitule *Estelle*.

Une mélodie qu'il a écrite en son honneur lui revient lorsqu'il veut peindre, dans la *Symphonie fantastique*, la peine d'un jeune cœur « qu'un amour sans espérance commence à torturer ». Ainsi, l'artiste, en dépit de ses idolâtries nouvelles, garde le culte d'Estelle en sa mémoire attendrie. Elle se mêle à l'amour qu'il voue à d'autres femmes. Il ne la reverra que bien tard, dans sa vieillesse; mais, en sa présence, il aura, nous dit-il, une *convulsion de cœur*. Saluons respectueusement cette figure poétiquement voilée. Elle a commencé par être la Gretchen très pure; elle a fini par être la très pure Béatrix.

Puis, c'est le tour d'Harriett Smithson, la tragédienne anglaise. Celle-ci est venue à Paris pour y acclimater Shakespeare, avec des acteurs de son pays. Berlioz lui voit jouer Ophélie dans *Hamlet* : un autre serait sous le charme; lui se sent foudroyé. Il se promet de ne pas s'exposer une seconde fois à une commotion pareille; mais on affiche *Roméo et Juliette*, et la fatalité s'empare de lui. Ophélie, Juliette, avec ses grands yeux clairs, l'a ensorcelé du corps à l'âme. Dès cette soirée, elle absorbe ses pensées, elle tire à soi toutes ses ambitions — et elle ne s'en doute même pas. Pauvre insensé! C'est alors que fait éruption le volcan qu'il porte en sa tête. Le voilà s'agitant, divagant, au fond de son angoisse effervescente. Sera-t-il aimé? Il voudrait s'assurer toute la gloire imaginable pour payer l'amour qu'il lui faut. Miss Smithson prend peur de cet homme étrange, qui conçoit le bonheur même comme une frénésie. D'ailleurs, les circonstances se font un jeu de les séparer. Et il s'emporte! Et il pleure! Et il maudit le jour où il est né!

Au fort de ses emportements, une jeune femme se présente à lui. Il la connaît, parle! C'est la bien-aimée de son camarade Ferdinand Hiller. Que veut-elle de Berlioz? Tout simplement, qu'il l'aime.

Hiller, qui n'ignore aucun trait des tourments de son ami, a eu la rare imprudence de dire à sa maîtresse : « Si celui-là vous courtisait jamais, je ne croirais plus à rien. » Elle, curieuse avec délices et avide de conquêtes, a vite fait de lui loger « tous les diables au corps ». Ne parlez plus de miss Smithson; son seul souvenir lui produit l'effet d'un mauvais rêve. Naturellement, on se promet le mariage, et Berlioz, qui vient d'obtenir le prix de Rome, après quatre concours, se met en route pour l'Italie. A Florence, pas de nouvelles de son enjôleuse. Qu'est-ce que cela signifie? A Rome, enfin, une lettre arrive. Abomination! L'enjôleuse se marie. Et avec qui se marie-t-elle? Avec Hiller, peut-être? — Non pas : avec un homme dont il n'a jamais été question jusque-là. Berlioz pousse des cris épouvantables, jure de tuer tout le monde et lui-même, quitte l'Académie, et s'y retrouve, un beau matin, sans s'être autrement vengé de son infidèle qu'en écrivant deux ou trois partitions.

Et miss Smithson, pendant ce temps, qu'est-elle devenue? Hélas! son succès est, dès longtemps, passé. Elle lutte, maintenant, contre l'indifférence qui, chez nous, suit l'enthousiasme de si près. Ayant voulu diriger un théâtre shakespearien, elle y consomme sa ruine. Alors le musicien la revoit. Il croyait l'avoir oubliée et, plus que jamais, il la désire. Comment se déclarer à elle? Ici Berlioz invente un moyen romanesque à plaisir. Sa symphonie du *Retour à la vie*, qu'il avait ébauchée en l'honneur de l'enjôleuse, il l'achève à la gloire d'Ophélie, et il organise un concert immense pour la lui faire entendre. Des amis obtiennent que miss Harriett y assiste. Elle écoute; elle comprend; elle tremble et fond en larmes, comme si un grand malheur la menaçait. Quatre jours après, en descendant de voiture, elle se casse la jambe. Maheureuse femme! Ce n'est pas assez de la détresse qui l'accable; il se peut qu'elle demeure infirme à jamais. Mais Berlioz est là qui la console. Il l'a aimée dans le triomphe; il l'épouse dans le chagrin.

Conduite généreuse, oh! très certainement. Conduite admirable même. Mais le grand artiste n'est jamais à court d'admirables élans et, ce qui lui manque, c'est la constance. Son imagination le voue à la recherche d'éternels paroxysmes. Or, rien dans les paroxysmes n'est éternel. Comme il serait heureux pourtant s'il pouvait s'accommoder à la vie sans s'affoler de visions surhumaines! La femme qu'il a épousée est une bonne et belle créature, mais c'est une femme et non pas une héroïne. Il ne peut se contenir en dehors de la recherche du colossal, de l'impossible. Les sublimes poignantes de l'œuvre d'art, il les voudrait avoir à toute heure dans son existence, et tout lui est déception.

Miss Smithson lui prodigue une tendresse souriante, une tendresse de blonde. Qu'est cela, quand il attendait d'elle tout ensemble un amour d'ange et des caresses de démon? Et nous le voyons, un jour, désert son foyer et courir le monde, esclave d'une cantatrice sans talent et sans honte! La noble Harriett meurt lentement, à Montmartre : Berlioz l'a oubliée, et sa rivale ne se souvient d'elle que pour l'aller l'insulter. Et le grand artiste ne chasse pas l'horrible drôlesse... Loindela, il n'est pas plutôt veuf qu'il légalise sa liaison. Misérable homme de génie, entraîné à la remorque de ses passions, je comprends maintenant les inégalités de tes œuvres! Il n'a pas su se procurer le calme, et il a eu l'affaïssement.

Berlioz a été victime de sa conception romantique de l'existence. Il en avait conscience, assurément, en ses derniers jours, alors qu'il regrettait en Estelle la paix régulière et la simplicité. Mais il a été grand, parce qu'il a dérobé son art aux pensées vulgaires, et parce qu'il lui a fait exprimer ses amertumes et ses angoisses dans un style déchirant. C'est assez pour qu'il reste glorieux à jamais et aussi pour qu'il soit digne de pitié dans sa gloire.

FOURCAUD

LA COMMISSION DU BUDGET

ET

L'IMPOT SUR LE REVENU

La commission du budget a enfin bouclé, pour nous servir de l'expression consacrée, le projet du budget de 1887, et M. Wilson a déposé hier son rapport général.

La discussion publique du budget pourra donc commencer avant la fin du mois.

Voici, aussi clairement résumées que possible les résolutions que la commission a adoptées définitivement sur la proposition de M. Wilson.

Le privilège des bouilleurs de cru est maintenu et, pour compenser la perte qui en résulte, on régagne quatre millions sur les raisins secs, douze millions sur l'alcoolisation des vins au titrage de douze degrés; on majore de dix millions le rendement de la taxe sur les blés; on réalise seize millions d'économies sur les budgets particuliers des divers ministères; on prélève trente millions sur le fonds d'amortissement; on demande vingt-neuf millions à une majoration de moitié du droit sur les successions, et enfin quinze millions à l'impôt sur le revenu, qui frappera dans la proportion d'un demi pour cent, soit cinquante centimes par cent francs, les revenus au-dessus de trois mille francs, à partir du 1^{er} juillet 1887.

Demain, nous aurons une interpellation de MM. Henry Maret et Millerand au sujet de l'affaire de Vierzon. Les ministres visés sont MM. Sarrien et Demôle.

L'interpellation de MM. Sigismond